LA BERGERIE
URBAINE

ET… VOUS LES MANGEZ ?

Ou pourquoi l'élevage paysan nourrit notre relation au vivant

Co-rédigé par Bastien M, Marion, Camille B, Flora, Clara, Emmanuel, Camille T, Luna, Amélie, Valentine, 2023

AVANT-PROPOS

Lors de nos **pâturages itinérants**, c'est-à-dire lorsque nous déplaçons les moutons afin de les faire pâturer sur les espaces naturels de la ville, nous croisons **un public très large.** Une des questions que nous pose le plus souvent les habitants est : **“Est ce que vous les mangez ?”**

Alors nous répondons que **oui**, **nous les mangeons**, en tout cas une petite partie du troupeau car nous sommes agriculteurs. A ce moment-là, nous sentons une forme d’incompréhension. Pourtant, la plupart de ces personnes mangent de la viande dans leur quotidien. **Est-ce le rapport affectif que nous avons avec les animaux qui surprend ?** Ou bien y a-t-il une dissociation totale entre la pièce de viande dans nos assiettes et les animaux vivants ?

En tout cas, cette question ouvre un **large débat** que nous n’avons pas toujours le temps de développer avec les personnes rencontrées. Et ce débat, en plus d’être subjectif, est **chargé d’émotions**. Ce n’est pas toujours simple d’exprimer clairement son point de vue, quel qu’il soit. S’y entremêlent toute une gamme d’arguments écologiques, éthiques, nutritionnels et culturels.

Afin de mieux exprimer notre vision de la **relation humains-animaux domestiques**, nous avons souhaité donner la parole aux berger.es de l’association qui **témoignent** de leurs parcours personnels concernant l’alimentation, la consommation de viande, le rapport aux animaux de La Bergerie Urbaine, mais aussi au vivant dans son ensemble.

Ces témoignages ont pour objectif de **nuancer** un débat polarisé, et de partager des visions de personnes qui se questionnent sur l’impact de leur alimentation tout en **participant à un projet d’élevage collectif** comme celui de La Bergerie Urbaine.

En amont des témoignages, nous développons **quelques arguments et points de vue** permettant de mieux cerner notre vision de la relation humains-animaux domestiques. Un **glossaire** en fin d’article permettra de définir **les termes en surbrillances**.

L'objectif de cet article est d’exposer (au moins en partie) notre point de vue sur la consommation des animaux d’élevage **avec lesquels nous vivons**. Nous souhaitons apporter des nuances et des éléments de compréhension dans un débat clivant et sensible. Nous ne voulons en aucun cas inciter à une surconsommation de viande ou valoriser l’élevage industriel qui ne respecte ni l’environnement, ni les animaux, ni les travailleurs. Il s’agit plutôt de s’interroger sur le **sens profond de notre relation** avec les animaux domestiques, et de tout ce qu’elle implique en termes environnementaux, sociaux, économiques et culturels.

INTRODUCTION

A La Bergerie Urbaine, comme son nom l'indique, nous pratiquons l'agriculture urbaine. Nous adaptons un modèle agricole, en l'occurrence l'élevage ovin, à un contexte citadin. Pour mieux comprendre ce modèle, se référer à l'article *"C'est quoi l'élevage urbain ?"* *(La Bergerie Urbaine, 2020).* Pour consulter cet article en ligne : https://www.labergerieurbaine.fr/cest-quoi-lelevage-urbain/

Comme tous les agriculteurs, nous tenons à la dimension nourricière de notre activité, et nous mangeons les animaux que nous élevons. Cela surprend les habitants que nous rencontrons car ils perçoivent immédiatement le lien très fort que nous entretenons avec les moutons. Nous aimons et connaissons chacun de nos animaux : caractères, parents, prénoms, carnets de santé, les timides, les leader.euses, les espiègles, ...

Une relation singulière se crée entre chaque mouton et chaque berger.e.

Quoi qu'il en soit, et malgré les sentiments que nous éprouvons pour nos animaux, nous pensons qu'il est pertinent et cohérent de conserver une forme d'élevage nourricier où les animaux avec qui nous vivons participent à l'alimentation humaine ainsi qu'à la vie plus large d'une ferme et d'un territoire.

Et cela pour deux raisons principales :

1/ car il est aujourd'hui impensable de vivre sans relations avec les animaux domestiques, presque tous dépendants de l'élevage (soit parce qu'ils vivent au sein d'élevage, soit parce qu'ils se nourrissent d'animaux d'élevage)

2/ car l'élevage paysan, contrairement à l'élevage industriel, est source de nombreux services environnementaux bénéfiques aux territoires et à ses habitants (humains et non-humains). Sa disparition serait problématique vis-à-vis des enjeux liés au sol, au climat, à la biodiversité et à la relocalisation de notre alimentation.

1/ Il est aujourd'hui impensable de vivre sans relations avec les animaux domestiques

Et pas uniquement pour des raisons alimentaires, mais également de travail, de maintien des milieux ouverts, de liens affectifs, d'aide à la personne, de médiation, de connexion au vivant, de recyclage des déchets organiques, et même de transport jusqu'à une époque pas si lointaine (*Eric Baratay**, professeur d'Histoire et spécialiste des relations humains-animaux domestiques, affirme qu'en 1850 la moitié du trafic des marchandises était assurée par les animaux, principalement chiens et chevaux).

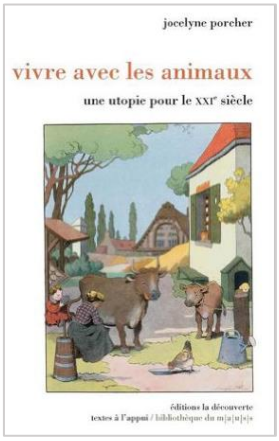
Depuis l'aube de l'humanité, nous co-évoluons avec les animaux au sein d'un même environnement. Parmi ces animaux, certaines espèces ont permis à l'humain de faire évoluer de manière significative ses conditions de vie sur Terre (alimentation, sécurité, déplacement, compagnie, aménagement de son environnement, etc). Les humains et les animaux domestiques ont ainsi modifié leurs comportements respectifs en apprenant à vivre ensemble. *"Une chose est sûre, l'idée d'une domestication initiée uniquement par l'homme avec des animaux passifs est aujourd'hui totalement abandonnée" (Marianne, 2019*).*

Puis, cherchant à reproduire des traits caractéristiques présents chez certains individus, nous avons sélectionné et fait se reproduire les animaux jugés les plus appropriés aux besoins et travaux humains. Progressivement, les espèces vivant au sein des sociétés humaines ont évolué, jusqu'à devenir des espèces à part entière, génétiquement différentes de leurs ancêtres sauvages. Pour citer quelques exemples, le chien provient du loup, le bœuf de l'auroch, le mouton du mouflon, le cheval de l'hyracothérium, le cochon du sanglier, etc.

En effet, tous les animaux que nous côtoyons : chiens, chats, chevaux, moutons, vaches, furets, serpents et autres **NAC**, font partie intégrante des sociétés humaines, et ce depuis plus de 12.000 ans pour la chèvre qui fut le premier animal d'élevage domestiqué. Bien avant, il y a environ 40.000 ans, c'est notre relation avec le loup, pas encore devenu chien, qui commençait.

Chèvre	10 000 av JC	Moyen-Orient
Mouton	8 500 av JC	Moyen-Orient
Bœuf	8 000 av JC	Moyen-Orient, Inde
Poule	8 000 av JC	Asie du Sud Est
Porc	7 000 av JC	Chine, Europe
Âne	5 000 av JC	Afrique du Nord
Cheval	4 500 av JC	Kazakhstan
Abeille	4 000 av JC	Foyers multiples
Lapin	1 600 av. JC	Europe
Dinde	500 av. JC	Mexique

Tableau de différentes dates et périodes de domestication tiré de l'ouvrage de Jérôme Goust, Arbres Fourragers



Jocelyne Porcher, Vivre avec les animaux (2014)

Cette relation est même bien plus ancienne si l'on considère que l'humanité a co-évolué avec son environnement, et donc avec les animaux qui l'ont composé : mimétisme, observations des comportements de chasse, utilisation de fourrures, conceptions d'arts et de spiritualités basés sur des figures animales, etc. Tous ces comportements traduisent une relation forte et ancrée dans l'histoire humaine.

Qu'on le veuille ou non, nous sommes profondément reliés aux animaux domestiques avec qui nous avons construit des civilisations entières. *Jocelyne Porcher**, éleveuse et sociologue au CNRS, dit même *"qu'une société sans animaux ne serait plus humaine"*.

Actuellement, il faut savoir que nos animaux de compagnie, lorsqu'ils sont carnivores ou omnivores comme les chiens et les chats, dépendent des animaux d'élevage pour se nourrir (notamment via les "sous-produits animaux" ; les parties non consommées par les humains). Évidemment, de nos jours, on ne peut pas envisager que ces animaux domestiques puissent chasser pour se nourrir car la pression sur la biodiversité serait bien trop importante. On dénombre aujourd'hui 7 millions de chiens et 15 millions de chats en France.

Ainsi, se passer d'élevage signifierait se passer d'une immense majorité de nos relations avec les animaux au sens large. Au regard de notre histoire commune, on peut se demander si une telle séparation serait souhaitable et réalisable.

L'ELEVAGE EN FRANCE : QUELQUES CHIFFRES

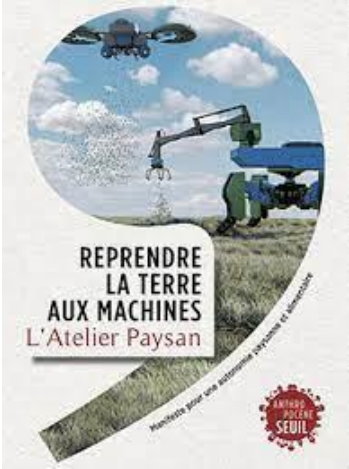
- 145.000 « exploitations d'élevage » (2020)
- 40% du chiffre d'affaires de l'agriculture française
- 800.000 emplois associés sur toute la filière
- 17,8 millions de bovins
- 13,7 millions de porcins
- 7,3 millions d'ovins
- 1,4 millions de caprins
- 158 millions de volaille « de chair »

Chiffres issus du Ministère de l'Agriculture et de Jean-Louis Peyraud* (INRAE)*

Par ailleurs, il semble aussi difficile de couper nos relations avec les animaux car en termes agricoles, la présence d'herbivores sur un territoire reste la manière la plus simple et efficace pour entretenir des milieux ouverts, fertiliser les sols et produire de l'alimentation même sur les terrains les plus difficiles ou durant l'hiver. Et tout cela sans énergies fossiles lorsqu'il s'agit de ruminants nourris à l'herbe comme peuvent l'être les bovins, les ovins/caprins ou les équins. Même s'il est vrai que le modèle d'élevage dominant est actuellement très gourmand en énergies fossiles, il est théoriquement possible de s'en passer dans des modèles paysans, ou en tout cas de considérablement réduire leur utilisation. A l'inverse, une agriculture privée d'animaux doit trouver d'autres sources d'énergies pour fertiliser, tracter, maintenir les espaces ouverts, produire de l'alimentation diversifiée et la distribuer sur le territoire.

C'est le tournant qu'à pris, dans un souci de productivité, l'agriculture industrielle du XXème siècle. Depuis les années 1940, en plus d'agrandir les parcelles grâce au **remembrement** et de mécaniser les pratiques en érigeant le concept de **la modernisation agricole**, elle a spécialisé les territoires : régions des grandes cultures, du bœuf charolais, du vin, des fruits, etc.

En plus de réduire leur autonomie alimentaire, cela a eu pour conséquence de séparer géographiquement les cultures entre elles, mais aussi les animaux d'élevage des zones de productions végétales, accroissant ainsi la dépendance des agriculteurs aux machines, aux énergies fossiles, aux fertilisants et à tout un système agro-industriel devenu mondial. Du fait des endettements croissants associés à la mécanisation, les fermes ont dû se spécialiser pour limiter les coûts. Les animaux conservés appartenaient désormais à des exploitations d'élevage, tandis que les autres agriculteurs se spécialisaient dans les productions végétales les plus prolifiques selon le territoire. Comme le résume très bien *l'Atelier Paysan*,* cette période marqua la fin du modèle de **polyculture-élevage** jusqu'alors dominant.



L'Atelier Paysan, Reprendre la Terre aux Machines (2021)

En parallèle, la **zootechnie** a progressivement réduit les animaux d'élevage à des "productions animales", appliquant une vision de « l'animal-machine » défini par des critères de conformité et de rendements. Il faut savoir qu'aujourd'hui, beaucoup de ces animaux sont, une bonne partie de l'année voire toute l'année, élevés en bâtiment et nourris aux céréales importés (soja, maïs, etc.) afin d'agrandir les cheptels et booster leurs « performances ». C'est cette concentration d'animaux et l'intensivité des pratiques qui produit les externalités négatives de l'élevage sur l'environnement : fortes émissions de gaz à effet de serre, utilisations d'antibiotiques et de vermifuges à outrance, pollutions des sols et des cours d'eau, importation massive de céréales, agrandissement des « fermes-usines », etc.

Cependant il ne faut pas oublier que ces accusations, parfaitement justifiées, sont à adresser à l'élevage agro-industriel, pas à l'élevage en général. Il est important de bien préciser les termes car chaque type d'agricultures ne se valent pas en termes d'impact, et les différences sont particulièrement importantes lorsqu'il s'agit d'élevage.

Ainsi, à la Bergerie Urbaine, nous défendons une agriculture paysanne et diversifiée, basée sur la polyculture-élevage, où les animaux se nourrissent principalement de l'herbe poussant naturellement dans les prairies, et où les productions végétales et animales s'entremêlent de manière vertueuse dans un écosystème complexe. Un élevage où les céréales et les fourrages, périodiquement consommés par les animaux, sont cultivés à proximité ou sur la ferme, et où les productions sont vendues directement sur le territoire.

La Fabrique écologique*, dans son rapport *« Les prairies et l'élevage des ruminants au cœur de la transition agricole et alimentaire »,* recommande une forte transformation de l'élevage de ruminants dans notre pays, à savoir une **réduction de 30 à 50 % du cheptel** avec une **alimentation des animaux majoritairement à l'herbe** et la **libération des surfaces agricoles** (3 à 5 millions d'ha) utilisées pour produire des aliments pour animaux (ensilage de maïs, etc.). « Plus de la moitié de nos terres arables servent à nourrir les animaux d'élevage. Les terres libérées pourraient être réutilisées pour l'alimentation humaine, ce qui permettrait de compenser les pertes de rendement liées à la transition vers l'agroécologie et l'agriculture biologique et d'arrêter l'importation de tourteaux de soja responsables de déforestation ». Il est également évoqué que le recentrage sur l'herbe serait aussi une manière de reconquérir une certaine indépendance agricole et alimentaire, que la guerre en Ukraine a révélée être un enjeu crucial.

Bien-sûr, les orientations prises par le système agricole sont liées à différents enjeux politiques, économiques et aux institutions européennes que nous ne prétendons pas changer avec des beaux discours. Néanmoins, nous pensons qu'il est possible de produire autrement et d'être en relation avec les animaux de manière plus saine et plus fertile. Il faut selon nous maintenir un élevage nourricier à l'échelle des territoires où les animaux valorisent les espaces de prairies naturelles, et dans le même temps, il faut réduire le cheptel national et les pratiques intensives via notamment la redirection des subventions agricoles vers des modèles plus vertueux (en les attribuant par exemple en fonction de l'impact environnemental ou des emplois créés plutôt que de la surface cultivée et du nombre de têtes).

Certains courants de pensée prônent l'abolition de l'élevage, mais nous pensons qu'il est impossible de comprendre ce que l'absence totale de relations avec les animaux domestiques pourrait engendrer.

On pourrait également se demander si une société où nous élevons des animaux sans objectif nourricier leur permettrait de vivre jusqu'à leur "belle mort". Mais la mort, lorsqu'elle est non planifiée par l'humain, est-elle forcément plus "belle" ? Chaque être vivant à son prédateur. Dans le cas du mouton si ce n'est pas le loup ou l'humain, ce sera un virus, des bactéries ou des champignons pathogènes développant ainsi des carences et des souffrances chez l'animal concerné. Et si nous partons du principe que nous ne pouvons pas vivre sans animaux domestiques, certains devront être mangés pour nourrir les autres. Nous devons travailler ensemble, avec respect, dans une relation mutuellement bénéfique et pour différents objectifs : environnementaux, sociaux, territoriaux, et aussi alimentaires.

Le fait de manger des animaux avec lesquels nous entretenons un lien affectif peut choquer le public. Mais cette relation intime avec les animaux d'élevage est selon nous une réalité que l'industrie agro-alimentaire a écarté des imaginaires afin de détacher le plus possible la viande du caractère singulier des animaux. Cela déculpabilise les consommateurs. Ainsi, et malgré cette volonté d'occulter la mort des animaux de son imaginaire alimentaire, notre société a largement accru sa consommation de viande depuis les années 1950.

Selon le **Ministère de la Santé***, en France, entre 1950 et aujourd'hui, la consommation de viande (toutes viandes confondues) est passé de 44 à 85 kg/an/habitant avec un pic de consommation dans les années 1990 atteignant 91kg/an/habitant.

Dans la volonté d'entamer une réflexion personnelle sur leur alimentation, une bonne partie des membres de La Bergerie Urbaine, bien que participant à un projet d'élevage, ont une consommation de viande inférieure à la moyenne de la société française.

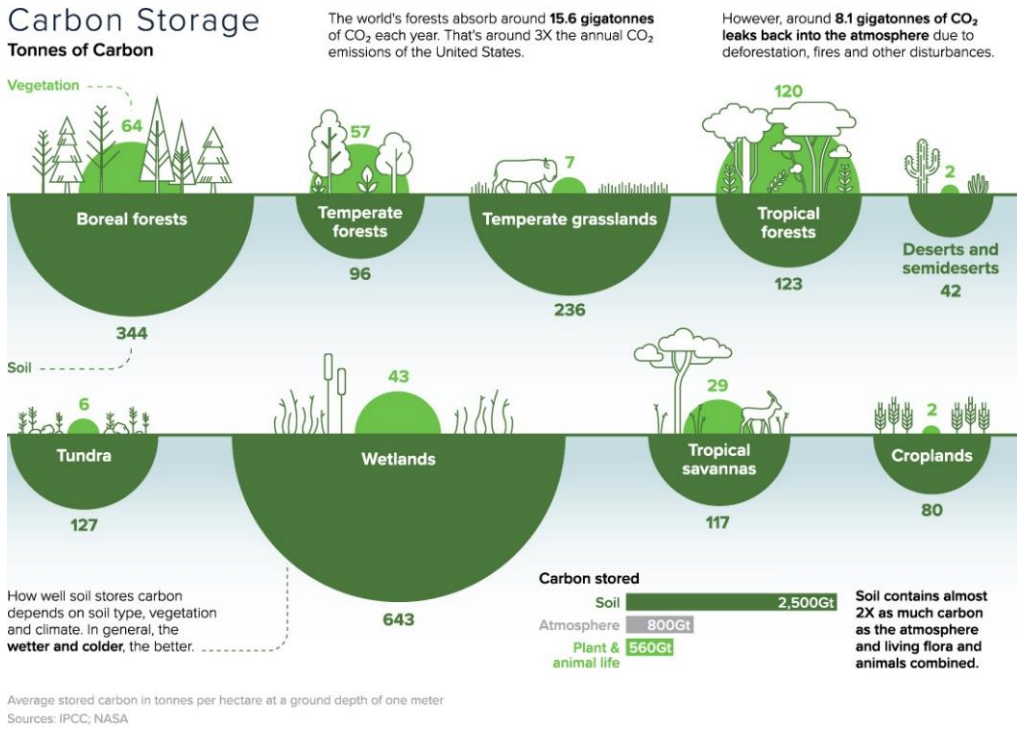
De plus, la relation forte que nous entretenons avec nos moutons pousse à d'autant plus les considérer et respecter l'alimentation qu'ils nous procurent. Cela amène naturellement à adopter une consommation plus réfléchie des produits carnés dans leur ensemble.

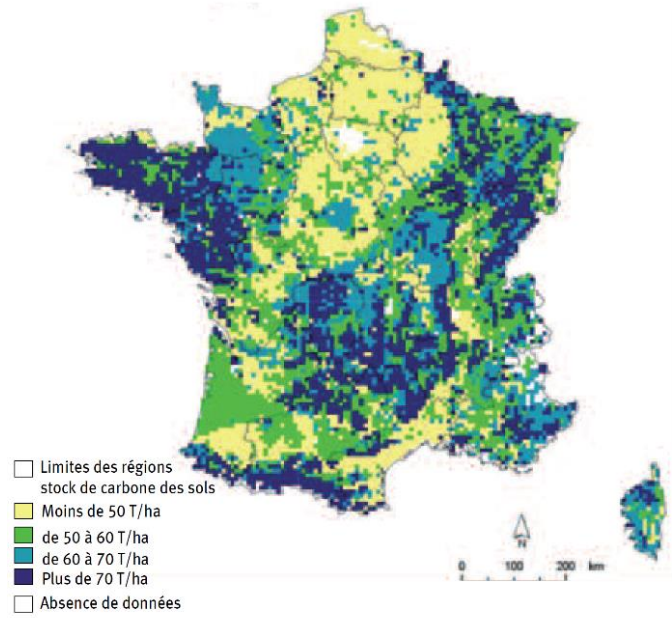
2/ L'élevage paysan est source de nombreux bénéfices environnementaux

Nous avons vu qu'il semble impossible pour l'humain de vivre sans animaux domestiques. Et il se trouve que vivre avec des animaux signifie également en consommer une partie pour en nourrir d'autres (qu'ils s'agissent des humains ou des animaux de compagnie). Il est donc nécessaire de faire perdurer l'élevage sur nos territoires tout en lui faisant prendre un virage agro-écologique.

Maintenir aujourd'hui une forme paysanne de l'élevage est un engagement quotidien face aux mécanismes économiques du système agricole et de la **P.A.C.** *(Politique Agricole Commune)*. Ce dispositif de financement européen favorise en effet une agriculture productiviste en subventionnant majoritairement les exploitations selon leur taille, et non selon la qualité de leurs productions, les emplois qu'elles génèrent ou les services environnementaux qu'elles rendent. Et si, malgré la difficulté, l'isolement et les bas salaires, certain.es s'acharnent à faire vivre l'élevage paysan au sein de petites fermes, c'est parce qu'il est primordial pour la résilience de nombreux territoires. Cette forme d'élevage apporte en effet de nombreux services aux populations humaines et non-humaines.

Il préserve notamment des zones de **prairies permanentes** (représentant actuellement 19% des 28 millions d'hectares agricoles que compte la France Métropolitaine). En plus d'abriter toute une biodiversité spécifique et menacée, les prairies permanentes sont des écosystèmes reconnus comme des puits de carbone extrêmement puissants sur nos territoires. Sur l'infographie ci-dessous, on voit que les prairies *(« temperate grasslands »)* captent peu de carbone par leur végétation mais énormément par le sol, jusqu'à séquestrer potentiellement plus de carbone que les forêts en climat tempéré *(« temperate forests »)*.





Arnelle Gac et al., Le stockage de carbone par les prairies (2020)

Les zones de prairies sont également les derniers espaces agricoles qui ne subissent pas de retournement de sol par le labour. Les prairies sont donc des espaces à préserver et à mailler intelligemment sur le territoire afin de limiter l'érosion des sols et retenir l'eau de pluie. De plus, lorsque l'on retourne un sol, on libère le carbone qui y est stocké. On voit bien sur la carte ci-contre que les zones caractérisées par leurs élevages extensifs (Alpes, Massif Central, Pyrénnées) séquestrent nettement plus de carbone que les zones de grandes cultures autour du bassin parisien par exemple.

Ces espaces de prairies abritent également une biodiversité très riche procurant des ***services écosystémiques*** vitaux. Aujourd'hui, les espèces liées à la prairie sont menacées par l'intensification des pratiques agricoles et la perte de 30% des surfaces européennes de prairies depuis l'industrialisation de l'agriculture.

LES PRAIRIES ET LA BIODIVERSITE : L'ANALYSE DE QUENTIN BRUNELLE

(CO-FONDATEUR DE L'ASSOCIATION NATURALISTE DES ESPECES PARMI LYON)

Les prairies extensives sont reconnues mondialement pour leur richesse en termes de biodiversité. En association avec des milieux forestiers, des cultures, des haies, des bosquets, des cours d'eau, des mares, elles deviennent un véritable réservoir pour des milliers d'espèces. Ce système bocager, comme on l'appelle, est maintenu par un équilibre précaire : une intensification des pratiques agricoles mènerait à la formation d'une vaste plaine homogène, alors qu'à l'inverse l'abandon de l'agriculture engendrerait une forêt unique, induisant la disparition de la plupart des espèces liées aux milieux ouverts. L'élevage est aujourd'hui la clé de voute de ce système, tout comme il peut en être le démolisseur, et cela va bien au-delà du nombre de bêtes à l'hectare. Aujourd'hui, la plupart des prairies destinées à l'élevage sont semées pour assurer un maximum de rendement : un sol labouré, une richesse végétale réduite au minimum, des fertilisants qui perturbent l'équilibre du sol et la qualité de l'eau. Dans ces prairies « prêtes à brouter », seules quelques espèces sauvages parmi les moins exigeantes tirent leur épingle du jeu. A contre-courant de ces modèles productivistes, l'élevage paysan est un moyen sur le long terme d'entretenir les prairies naturelles et semi-naturelles en les préservant de l'enfrichement : les moutons paissent parmi plus d'une soixantaine d'espèces végétales, en créant tantôt des tonsures (petites surfaces d'herbes rases, propices au thym serpolet, plante hôte de l'Azuré des serpolets, un papillon protégés en France) tantôt des îlots arbustifs faits de rejets de pâture, propice à la nidification de nombreux oiseaux comme la fauvette grisette. Les Conservatoire d'Espaces Naturels l'ont bien compris : une grande partie de leurs milieux ouverts à haute valeur écologique est entretenu par des troupeaux. C'est sans compter les crottes (non vermifugées) laissées derrière, qui font le bonheur de centaines d'espèces de coléoptères.

Au-dessus : Azuré du Serpolet (photo Des Espèces Parmi Lyon)
A droite : Fauvette Grisette

Deux espèces menacées typiques des prairies naturelles

Au sujet des volumes d'eau consommés par l'élevage, on observe une différence particulièrement importante entre le modèle paysan et intensif. En effet, les chiffres qu'on à désormais l'habitude d'entendre, comme la consommation nécessaire de 10.000L d'eau pour produire 1kg de viande de bœuf, sont à nuancer. En effet, *Jean-Louis Peyraud** de l'INRAE indique que 90% de ces volumes d'eau sont induits par l'importation de fourrages, principalement via l'irrigation des céréales destinés aux animaux. Dans un modèle où les ruminants consomment la végétation naturelle des prairies, les volumes d'eau consommés sont extrêmement réduits.

A titre d'exemple, les moutons de La Bergerie Urbaine consomment environ 0,5L/jour, sauf en période estivale où, lors des périodes les plus chaudes et sèches, environ 2L/jour/mouton sont nécessaires. Il n'y a quasiment aucune autre consommation d'eau pour mener notre élevage. Ainsi, un agneau abattu à 10 mois et procurant 20kg de viande aura consommé environ 300L d'eau, soit 15-20L nécessaires par kg de viande produite. Même en doublant voire triplant ces résultats, on est bien loin des chiffres associés au modèle industriel.

Parallèlement, certaines productions végétales peuvent être extrêmement consommatrices en eau. Par exemple, les amandes nécessitent environ 4000L par kg produit. Ces chiffres n'ont pas pour objectif d'inciter à la consommation de viande plutôt que d'amandes (ou de protéines végétales au sens large), mais de relativiser certaines idées préconçues et de rappeler que les impacts agricoles dépendent en grande partie du modèle de production adopté. Toutes les formes d'alimentation ont un impact, choisissons les plus adaptées à nos territoires.

A ce sujet, on observe lors de nos pâturages urbains et nos nombreux échanges avec le public une profonde méconnaissance des différents systèmes d'élevage et de leurs impacts sur l'environnement, le bien-être animal, les conditions de travail, la santé, la qualité nutritive des produits, etc. Nous déplorons aussi une assimilation entre tous ces modèles, du plus paysan au plus industriel. Cela induit tantôt un sentiment de mépris général envers tous les éleveurs sans distinction, tantôt une acceptation de tous les types d'élevage dans son alimentation sans prise en compte de leurs externalités positives ou négatives. Dans les deux cas, ces positionnements manquent de nuance et ne permettent pas de faire avancer la cause paysanne puisque les premiers souhaitent *in fine* une disparition de l'élevage, et les seconds consomment bien (trop) souvent de la viande issue de systèmes industriels du fait des prix bas et de l'accessibilité dans toutes les enseignes de grande distribution.

La Bergerie Urbaine : « La présence d'animaux en ville favorise le lien social et la sensibilisation aux enjeux agricoles » (pâturage Lyon 7ème, 2021)

Du fait d'une certaine opacité de l'agriculture, il vrai qu'il peut être difficile de cerner les différents impacts environnementaux de l'élevage. De plus, il est particulièrement difficile de calculer les impacts réels de l'élevage au sens large, du fait de sa diversité et de la difficulté à intégrer au calcul toutes les relations entre l'animal et son environnement. Pour tenter d'y voir plus clair, et apporter une nouvelle fois de la nuance, nous avons tenté de synthétiser dans le tableau ci-dessous les impacts positifs et négatifs de la présence d'animaux sur un territoire.

ANALYSE ENVIRONNEMENTALE DE L'ELEVAGE

IMPACT POSITIF

- Les ruminants sont les seuls animaux capables de valoriser la cellulose produite par photosynthèse et présentes dans toutes les biomasses végétales. Ils permettent donc de valoriser de manière nourricière tous types de terrains, même les plus difficiles.

- L'élevage permet de valoriser les déchets de céréales non consommés par les humains.

- Il est possible de créer des synergies intéressantes avec d'autres productions agricoles (verger, vignes, céréales) pour remettre de la matière organique (MO) dans les sols labourés.

- Le pâturage maintien des zones de prairies. Le rapport *10 years for Agroecology* préconise de conserver l'élevage de ruminants en pâturage pour les services écosystémiques de la prairie. En plus de la prairie, les zones d'élevage peuvent constituer un écosystème dit « bocager » (alternance de prairies, de haies, de grands arbres et de cours d'eau) qui est extrêmement riche en biodiversité.

- Les excréments des animaux d'élevage fertilisent les sols. Sans élevage, il faudrait produire plus que ce qu'a besoin l'humain et laisser au sol une partie des productions pour ramener de la MO.

- Des ruminants qui pâturent en montagne produisent de l'alimentation dans des zones où on ne peut rien cultiver d'autres.

IMPACT NEGATIF

- Les émission de méthane à l'échelle globale par le principe de rumination représente 14,5 % des émissions mondiales (FAO). D'où l'intérêt de réduire les cheptels.

- Par ailleurs, 11% des émissions européennes de gaz à effets de serre (GES) proviennent de l'agriculture dont 70% sont liées à l'élevage. Les GES ne sont pas produits uniquement par la rumination des animaux mais aussi par les machines agricoles et toute la chaîne logistique de l'agro-industrie (importations d'aliments, transports, etc.). De nouveau, un élevage paysan qui vend ses productions en direct réduit drastiquement ses émissions de GES comparé à une exploitation inscrite dans une filière internationale.

- Certains élevages peuvent être très consommateurs en aliments provenant de la déforestation. Entre 1990 et 2009 l'UE a importé 36% des produits issus de la déforestation amazonienne (principalement du soja).

- Les effluents d'élevage peuvent provoquer des excès d'azote, d'ammoniac et de nitrates en cas de **sur-pâturage** ou d'élevage en bâtiments.

- Il peut être très dépendant de la mécanisation en fonction de la taille des cheptels et des surfaces exploitées. Dans le cas des ovins, les modèles paysans possèdent des troupeaux d'environ 150 brebis tandis que certains modèles intensifs peuvent dépasser les 1.000 têtes

CONCLUSION

On constate après cet argumentaire que les critiques émises envers l'élevage industriel, que l'on partage et qui sont justifiées, perdent leur sens lorsqu'on les adresse à l'élevage paysan.

Les externalités négatives associées aux élevages intensifs sont avant tout causées par la spécialisation des territoires et les mécanismes économiques d'une agriculture dite « productiviste ». Celle-ci pousse en effet à l'agrandissement des troupeaux et des surfaces, à la mécanisation, à l'usage d'intrants, à l'importation d'aliments, mais aussi rappelons-le, à l'endettement croissant des agriculteurs et un taux de pauvreté de 18% dans la profession agricole (*Socialter, 2022*). On peut aussi dénoncer les applications toujours plus choquantes du concept de « l'animal-machine », la perte de qualité nutritive de l'alimentation, le recours pour 8 millions de personnes en France à l'aide alimentaire ou la mise en concurrence internationale des producteurs avec la précarité et les suicides qui y sont associés.

Dans ce contexte, et dans la mesure ou les dérives de l'agriculture sont avant tout initiées par des choix politiques (issus d'un contexte d'après Seconde Guerre Mondiale), plutôt que de souhaiter une abolition de l'élevage, il semble plus constructif de vouloir le transformer, via toute une série d'actions et notamment une réorientation des subventions favorisant de nouveaux modèles agricoles, construits sur d'autres référentiels, et potentiellement plus à même de mettre en place des fermes paysannes basées sur la polyculture-élevage.

L'atelier Paysan préconise d'ailleurs d'atteindre 1 million d'agriculteurs en France d'ici 2030 pour espérer maintenir notre autonomie alimentaire et « reprendre la Terre aux machines » comme l'indique le titre de leur ouvrage. En 2023, il y a seulement 440.000 exploitations agricoles en France contre 1.610.000 en 1982 (*Socialter, 2022*). L'agriculture, qui sera de toute manière un pilier de la transition écologique de nos sociétés, a donc besoin de toutes les forces, qu'elles concernent l'élevage ou non !

Alors oui, pour répondre à la question initiale, nous mangeons bien les animaux que nous élevons. Cela nous semble en effet plus important d'œuvrer à un renouveau de l'élevage, plutôt que de ne plus vouloir vivre avec les animaux. On espère en tout cas avoir apporté via cet article de la nuance et une plus grande compréhension des enjeux qui touchent à l'élevage et plus généralement à notre rapport aux animaux et au vivant.

En espérant vous croiser vite au détour d'un pâturage pour poursuivre ces échanges !

« Une ville vivante, pour les humains et les animaux ! »

La Bergerie Urbaine

RÉFÉRENCES

- La Bergerie Urbaine – C'est quoi l'élevage urbain ? (2020)
- Eric Baratay - Bêtes de somme (2008)
- Marianne - L'homme et l'animal de compagnie : histoire d'une relation vieille de plusieurs millénaires (2019)
- Jérôme Goust - Arbres fourragers (2017)
- Jocelyne Porcher - Vivre avec les animaux (2014)
- Nathalie Dehan - Rapport Condition Animale, Métropole de Lyon (2022)
- Jean Louis Peyraud - Podcast « La clé des Champs » (2021)
- Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté Alimentaire – Infographie « L'élevage français » (2021)
- Ministère de la Santé : Consommation alimentaire et état nutritionnel de la population vivant en France (2020)
- La Fabrique Ecologique - Les prairies et l'élevage des ruminants au cœur de la transition agricole et alimentaire (2022)
- L'atelier Paysan – Reprendre la Terre aux machines (2021)
- Socialter – Ces terres qui se défendent (2022)

GLOSSAIRE

Animal domestique : Un animal domestique est un animal appartenant à une espèce ayant subi des modifications, par sélection, de la part de l'homme. C'est un animal qui, élevé de génération en génération sous la surveillance de l'homme, a évolué de façon à constituer une espèce, ou une race, différente de la forme sauvage primitive dont il est issu.

Une espèce domestique est une espèce dont tous les représentants appartiennent à des populations animales sélectionnées ou sont issus de parents appartenant à des populations animales sélectionnées. La liste des espèces domestiques d'animaux est fixée par arrêté ministériel. Ainsi, par exemple, les chiens, les chats, les chevaux sont des animaux domestiques mais aussi les porcs, les dromadaires, le paon blanc, la carpe Koï, le vers à soie.

Animal sauvage : Un animal sauvage (ou non domestique) est un animal appartenant à une espèce qui n'a pas subi de modification par sélection de la part de l'homme. Tout animal ne figurant pas dans la liste des animaux domestiques fixée par arrêté ministériel est un animal sauvage.

Animal apprivoisé : Un animal apprivoisé n'est pas nécessairement un animal domestique. Un animal sauvage peut être apprivoisé (comme dans les zoos par exemples).

Animal de compagnie : Un animal de compagnie est un animal détenu ou destiné à être détenu par l'homme pour son agrément. Ce n'est pas nécessairement un animal domestique, ni même nécessairement un animal apprivoisé.

Élevage paysan : En comparaison à un élevage industriel, l'élevage paysan se définit par un troupeau de petite taille où les animaux sont nourris principalement à l'herbe, conduits en pâturage, et qui ne repose que sur peu ou pas d'importation de fourrages. Les productions sont écoulées sur le territoire et les fermes sont généralement peu mécanisées.

Modernisation agricole : La modernisation agricole est un concept apparu suite à la Seconde Guerre Mondiale où les pays européens s'étaient fixé un objectif d'accroissement des rendements agricoles. Cette modernisation passa par une industrialisation générale de l'agriculture, initiée notamment en France par le mouvement auto-proclamée de « Révolution Verte » inspiré du modèle états-uniens. Cette modernisation est principalement marquée par l'agrandissement des surfaces et des troupeaux grâce à la mécanisation (avec notamment la démocratisation des tracteurs), et l'usage croissants d'intrants (que ce soit l'alimentation pour les animaux, désormais externalisée, mais aussi les fertilisants, les pesticides, etc.)

N.A.C. : Nouvel animal de compagnie

Prairies permanentes : La prairie permanente est un couvert végétal herbacé installé depuis de nombreuses années. Elle est caractérisée par une grande richesse d'espèces végétales spontanées en équilibre écologique sous l'effet conjoint du milieu et des pratiques agricoles.
- Définition du site www.dicoagroécologie.fr

Polyculture-élevage : La polyculture-élevage est un système de production agricole combinant une ou plusieurs cultures (destinée(s) à la vente et/ou à l'alimentation des animaux) et au moins un élevage. Un tel système tend vers l'agroécologie quand les animaux sont alimentés par les cultures et prairies, lesquelles sont fertilisées en retour par leurs déjections. - *Définition du site www.dicoagroécologie.fr*

Remembrement : Un remembrement est une opération foncière visant à transformer un parcellaire morcelé pour faciliter la motorisation de l'agriculture - *Définition de l'ENS Lyon*

Services écosystémiques : La notion de service écosystémique renvoie à la valeur (monétaire ou non) des écosystèmes, voire de la Nature en général, en ce sens que les écosystèmes fournissent à l'humanité des biens et des services nécessaires à leur bien-être et à leur développement : pollinisation des cultures, qualité de l'eau, de l'air, prédation d'espèces indésirables, etc. Affirmer avec force et chiffres à la clé que l'humanité n'est rien sans des écosystèmes durables devrait renforcer la prise de conscience par les humains du besoin de les protéger. - *Définition du site www.supagro.fr*

Sur-pâturage / Sous-pâturage : Le surpâturage est un excès de « pression de pâturage » par des animaux, autrement dit une surexploitation des ressources végétales servant à l'alimentation de ces derniers. Le sous-pâturage, souvent lié à la présence de plantes peu appétentes, résulte de la situation inverse où la consommation fourragère du troupeau est déficitaire par rapport à la disponibilité. Le surpâturage favorise les plantes prostrées ou en rosette et le sous-pâturage favorise les espèces de grande taille, compétitrices pour la lumière. Ces deux déséquilibres de pâturage amènent la disparition des bonnes espèces fourragères au profit des plantes refusées par les animaux, ou tout au moins peu consommées, ce qui conduit à la modification de la composition floristique de la praire (dégradation du couvert végétal de la prairie surpâturée ; enfrichement de la prairie sous-pâturée).

Zootechnie : Littéralement « la science des animaux domestiques ». Elle envisage l'animal en bonne santé, les moyens de l'y maintenir et les techniques permettant d'augmenter ses productions. Apparue au 19ème siècle, cette discipline est décriée pour avoir instauré un rapport uniquement économique avec l'animal, vu comme une ressource à optimiser et non pas un être sensible.

Voici désormais le témoignage de certain.es bénévoles concernant leur parcours alimentaire et l'évolution de leur relation aux produits carnés suite à leur passage à la Bergerie Urbaine.

Marion (bénévole)

"J'ai arrêté, ou largement diminué, il y a plusieurs années, ma consommation de certains produits animaux (viande, poisson, laitages) non par goût mais car je n'assumai plus ma responsabilité face aux désastres environnementaux que leurs productions engendrent à l'échelle industrielle: déforestation, émissions de gaz à effets de serre, surpâturage, pollution de l'eau, consommation exacerbée d'énergie (transports d'animaux vivants et morts, de nourriture, fonctionnement des bâtiments d'élevage high-tech), destruction des fonds et des espèces marines, effondrement de la biodiversité et de la vie sauvage, etc.

J'ai compris que le système d'élevage intensif ultra-normé, contrôlé et imposé par des hommes-machines, ayant une logique de « production de matière animale » sans prendre en compte toutes les variables et la complexité du vivant était une abomination pour les animaux et les humains qui s'en occupent. La souffrance qui en découle chez les animaux étant une évidence. Celle concernant ceux qui travaillent avec, beaucoup moins, alors que c'est sur eux que pèse la responsabilité de la consommation de tous les autres.

Je suis passée par toutes les phases de deuil en prenant conscience de ce cauchemar et en tentant de convaincre les autres.

Je me suis ensuite rendue compte que dans le système agricole majoritaire actuel, libérer les animaux, et donc supprimer entre autres les animaux d'élevage, signifierait tirer un trait sur les prairies, bocages et tous les écosystèmes liés au pâturage tournant d'herbivores. Nos chers animaux domestiques carnivores disparaîtraient faute de pouvoir les nourrir tous. Dans le courant actuel, la France deviendrait sans doute une gigantesque plaine céréalière dont la biodiversité serait encore plus dégradée qu'elle ne l'est déjà, où on remplacerait les prairies par des espaces de productions agricoles high tech.

Prendre conscience que l'alimentation carnée ne disparaîtra pas de nos modes de consommation ; que les « solutions » proposées par les mêmes ingénieurs du vivant qui façonnent la catastrophique agriculture industrielle n'en sont pas (exemples de la « viande in vitro », des cultures hors sol) et nous mèneront aux mêmes enjeux de perte de résilience et d'autonomie qu'aujourd'hui ; m'a aussi permis de me dire qu'il n'y avait pas de réponse idéale et qu'il fallait s'adapter aux problématiques de son temps en y faisant face aussi intelligemment que possible.

Et puis j'ai eu la possibilité de me rendre actrice des changements que je voulais voir dans nos rapports aux animaux dits de « consommation ». Que je pouvais être au cœur de tous mes questionnements par la mise en situation réelle et agir. M'assurer de leur bien-être. Leur apporter les soins nécessaires, répondre à leurs besoins vitaux, respecter leur physiologie, leur écologie. Mais aussi et surtout créer du lien, amener du sens, s'enrichir de leur présence. Vivre avec eux en prenant le temps de les observer (et que eux nous observent !), rendre possible et majoritaires les interactions volontaires et non contraintes, partager leur curiosité, mettre en place un rapport de confiance, assumer ses responsabilités vis à vis d'eux dans leur vie comme dans leur mort

(bien que pour le moment la majorité des éleveurs en soient dépossédés malgré le lancement des abattoirs mobiles).
Tout cela en m'impliquant dans des projets d'élevage urbain collaboratifs à Paris puis à Lyon. Sans diplôme, sans héritage agricole, ne me sentant ni l'envie ni les capacités de prendre en charge seule un élevage. Avec un besoin vital de me réapproprier ma vi(ll)e, et saisissant tout l'enjeu de soutenir une agriculture paysanne. Prendre la mesure de toute la souffrance animale et humaine liée à un désir de production croissante intensive sur une planète aux ressources limitées et tenter de faire autrement, plus justement."

Luna (étudiante en stage - 2022)

"Qui est cet animal ? Comment a-t-il vécu ? Comment est-il mort ? Qu'a- t-il mangé ? Où a-t-il été élevé et par qui ? Voilà trop de questions auxquelles je n'ai jamais sû répondre lorsque je mangeais de la viande. N'est-ce pas ce que l'on consomme qui nous constitue ? Je suis donc devenue végétarienne et c'est en me rapprochant du monde paysan que j'ai trouvé des réponses. Depuis, je mange la viande que je connais bien. C'est pourquoi, connaissant la Bergerie Urbaine, le bien-être des moutons durant leur vie, l'absence de traitement chimique, la diversité de leur alimentation, je ne résisterais pas à y goûter."

Clara (bénévole)

"Issue d'une famille où la viande était centrale et les légumes décoratifs, ma consommation a bien évolué dans le temps ! Au fur et à mesure de mes prises de conscience sur les enjeux environnementaux, les produits végétaux ont pris de plus en plus de place dans mon assiette et les produits animaux, à savoir laitages et viande, ont drastiquement diminué, sans toutefois devenir 100% végétarienne.
Après plusieurs années de réflexions et d'évolutions, je favorise aujourd'hui l'achat de produits locaux issus d'une agriculture paysanne et respectueuse de l'environnement, du vivant, à contrario des produits industriels aux impacts désastreux d'un point de vue environnemental, social et de santé publique. Face à la difficulté, voire l'impossibilité, de connaître les conditions de production d'un aliment dans les circuits de distribution classiques, les AMAP et les formes d'agriculture collaborative, comme la Bergerie Urbaine, sont à mon sens de bonnes solutions. Elles me permettent de consommer de la viande 1 à 2 fois/semaine.

M'investir dans la Bergerie urbaine m'a globalement permis de :
- Bien mieux comprendre les problématiques et enjeux liés aux différents système d'élevage
- Connaître réellement mon sujet quand je parle de viande de qualité
- Valider l'importance de l'élevage paysan, qui me semblait déjà être le modèle à redévelopper face à l'élevage industriel. En effet, ce modèle est généralement à taille humaine, favorise le bien-être animal et humain, est créateur d'emplois et de prairies à haute valeur de biodiversité avec de nombreuses espèces inféodées à ces milieux, se développe en circuit court, etc.
- D'échanger avec de nombreux habitant.es sur la consommation alimentaire et la relation à la mort. Deux sujets de discussion et de réflexion qui me semblent primordiaux !

Participer aux activités de cette association agricole, me former auprès des salariés et des bénévoles, m'occuper des moutons, tisser des liens avec eux, tout cela m'a donné l'envie et les compétences nécessaires pour avoir quelques brebis dans une perspective d'installation en ruralité (pour une certaine autonomie en viande et pour la biodiversité associée aux animaux d'élevage). Je remercie chaleureusement la Bergerie Urbaine pour ses engagements et continue mon chemin à ses côtés."

Emmanuel (bénévole)

"J'ai grandi dans une famille plutôt de gauche mais quand même assez traditionnelle et pour être tout à fait transparent, dans les années 80/90 je mangeais de la viande tous les jours et parfois même midi et soir. Et si les steaks étaient achetés chez un bon boucher, j'avoue qu'il nous arrivait régulièrement d'aller dans des chaînes de "restaurants" où la qualité des produits n'est clairement pas la priorité, quoi qu'en disent leurs publicités…
Pendant mes études, les échanges que j'ai eus avec différents amis combinés avec la proximité d'un marché de petits producteurs locaux m'ont naturellement amené à diminuer ma consommation carnée et à accorder une réelle importance quant à la provenance de l'ensemble des produits achetés. Malheureusement, mon retour à la vie parisienne m'a contraint à un certain nombre d'enseignes plus questionnables à ce niveau-là mais une prise de conscience globale en 2020 nous a fait passer au 100% bio et à plus de sobriété d'une manière générale (salle d'eau, voyages, voiture, etc.), mon épouse et moi.

Depuis mon arrivée sur Lyon, en septembre 2020, j'ai la chance de pouvoir me fournir principalement au marché bio de la Croix-Rousse du samedi matin où j'ai très clairement choisi des producteurs partageant mes valeurs pour mon panier hebdomadaire de produits animaux (quelques yaourts, un bout de fromage, deux voire trois portions de viande, etc.). En effet, je vois la consommation de ces derniers plus comme un cycle, un équilibre qu'une position d'espèce "supérieure" qui se permettrait ce qu'elle veut sur le reste des êtres vivants ; ainsi, je suis persuadé que les personnes auprès de qui je me fournis respectent leurs bêtes et me dis que, couplé avec une certaine sobriété, si tout le monde faisait comme moi le monde irait mieux. L'excès n'est à mon sens jamais bon, et le tout végétal aussi a ses limites.

Après toutes ces évolutions, je pense avoir à peu près atteint un point d'équilibre qui me correspond et donc me convient ; je suis toujours à la recherche de recettes/produits/idées vegan *mais ne renoncerai jamais au plaisir (j'avoue un peu égoïste, aussi) de manger des produits animaux de temps en temps.*

Finalement, ma participation aux activités de La Bergerie Urbaine est davantage un aboutissement/la concrétisation du chemin parcouru jusque-là qu'un "nouveau départ", pour moi. On est dans un modèle à taille humaine, qui a ses contraintes mais respecte au maximum les animaux ; d'ailleurs, en manger une partie n'empêche à personne de passer du temps au milieu des moutons pour partager avec eux des moments d'échange. C'est également l'occasion de discuter de tout cela avec le public, lors d'animations, et de montrer aux gens qu'une autre agriculture est possible."

Valentine (bénévole)

"Je me vois comme une personne qui aime les animaux depuis l'enfance. Mais à un moment j'ai réalisé qu'il y avait des incohérences dans notre définition de l'amour qu'on leur porte et dans notre attitude vis à vis d'eux qui sont toujours centrées sur notre intérêt à nous, les humains, surtout l'intérêt financier de certains.

Le stade ultime de ce questionnement c'est bien sûr celui des animaux que l'on mange et j'ai été très sensible aux vidéos révélées par L214 ces dernières années. On aime les animaux mais on participe à leur exploitation et leur souffrance à chaque repas. C'est complètement intégré dans le fonctionnement de notre société, on apprend très jeune à manger de la viande et des féculents à chaque repas. Pour qu'autant de personnes puissent mettre de la viande au menu 2 fois par jour, en y réfléchissant un tout petit peu, c'est évident que la réalité derrière ne doit pas être belle à voir. Devant cette écrasante révélation j'ai progressivement éliminé la viande de mon alimentation puis les produits animaux (c'est à dire le lait, le fromage, les oeufs car le système industriel de la viande est étroitement lié à celui des autres produits, l'un ne va pas sans l'autre) ça a été un vrai apprentissage ça m'a pris du temps mais ça m'a aussi passionnée, c'est un nouvel équilibre à trouver, ça ne se fait pas en un jour. Je suis passée par une phase de véganisme (qui consiste à rejeter tout produit issu de l'exploitation animale) et j'ai été assez étonnée des réactions épidermiques que peut produire ce mot, en tout cas quel que soit le terme que l'on emploie pour dire qu'on réduit sa consommation de viande (végé, veggie, végan, flexi...) ça ne laisse personne indifférent, ça déclenche toujours des réactions, des discussions plus ou moins bienveillantes.

Aujourd'hui je me mets moins de pression mais j'essaye de manger en ayant toujours conscience du "sacrifice" que ça a coûté. Quand on garde cette réalité en tête on réflechit à deux fois à ce qu'on met dans son assiette. Aujourd'hui dans la profusion de l'offre, il est difficile d'être sûr à 100% de la provenance des produits de savoir comment ils ont été fabriqués, dans quelles conditions ont vécu les animaux, surtout quand on mange à l'extérieur, du coup j'ai tendance à beaucoup privilégier le végétal, c'est vraiment la base de mon alimentation. Je vois le fromage et les œufs comme un plaisir occasionnel que je choisis méticuleusement, toujours bio et si possible de petits éleveurs, l'industriel c'est le pire, mais il faut avoir conscience qu'on vit dans un monde où la logique économique l'emporte presque toujours, donc l'industriel est partout car économique. Je ne mange quasiment plus de viande car ça ne me procure plus vraiment de plaisir.

La Bergerie Urbaine me réconcilie avec l'idée qu'on n'est pas condamnés à être pris en étau entre deux extrêmes : la viande industrielle ou le véganisme strict, qu'il existe des alternatives où les animaux ne sont plus perçus comme des marchandises, il sont des individus, on prend soin d'eux, on passe du temps avec eux, on n'est pas là pour se faire un maximum d'argent sur leur dos, c'est une relation gagnant-gagnant même si bien sûr en définitive, ce sont les humains qui décident de la mort de l'animal, c'est toujours quelque chose qui me titille un peu, je pense que ça ne laisse personne indifférent... J'ai aussi pris conscience qu'en tant que citadins on est très déconnectés des réalités de l'agriculture en général et de l'élevage en particulier et que ça nous pousse parfois à des raisonnements un peu simplistes qui méritent d'être approfondis."

Camille B (bénévole)

"Dès le plus jeune âge, mon rapport à l'alimentation a toujours été compliqué. Manger salé était très rarement un plaisir, le plus souvent un supplice. Je n'aimais que la viande, cuisinée d'une certaine façon, et les féculents. Par conséquent, je consommais beaucoup de viande – parfois plusieurs fois par jour – sans m'inquiéter de la qualité ou de la provenance de celle-ci. En grandissant j'ai compris que je souffrais en réalité d'un trouble alimentaire. J'ai alors cherché à éduquer mon palais en m'intéressant de plus près à la qualité des produits. C'est également à ce moment que je me suis penchée sur la question de l'écologie et du bien-être animal.

Le hasard a fait que l'association a été fondée peu de temps après, et j'y ai adhéré très rapidement. Au sein de la bergerie, en plus de découvrir l'activité de bergère et tous les paramètres qui entrent en jeu pour un élevage éthique, j'ai pu échanger avec de nombreux bénévoles. Discuter de la relation de chacun à la consommation de la viande m'a permis de me situer moi-même dans ma consommation. J'ai peu à peu diminué ma consommation de viande en privilégiant la qualité à la quantité.

Avant d'acheter ou de consommer de la viande, je me questionne désormais, dans la mesure du possible, sur les conditions d'élevage, la provenance et la rémunération des éleveurs. Cette réflexion m'a amené à changer mes habitudes quotidiennes. J'achète mes produits en circuit court dès que j'en ai l'occasion, et je suis extrêmement regardante si je dois acheter de la viande en grande surface.

Aujourd'hui, je fais partie des bénévoles qui consomment la viande de la Bergerie Urbaine. Au départ, je craignais de ne pas réussir à la manger, principalement à cause de la relation privilégiée que nous entretenons avec notre troupeau, qui est particulièrement affectueux. Et je dois admettre que le jour où nous les emmenons à l'abattoir n'est pas mon moment préféré de l'année. Pour autant, je sais que l'élevage n'existerait pas sans cet aspect nourricier. Je sais aujourd'hui que tous les critères que je recherche lorsque j'achète de la viande dans un commerce, sont réunis lorsque je consomme la viande de l'association. Mieux encore, j'ai participé au fait qu'elles soient réunies. Alors je comprends et respecte que certains bénévoles ne sentent pas capables d'en manger, mais pour ma part, je ressens comme un honneur de pouvoir aller jusqu'au bout du « processus » d'élevage.

Depuis mon arrivée au sein de La Bergerie Urbaine, en combinant les efforts déjà entrepris depuis peu et toutes les connaissances acquises au contact des bénévoles, mon rapport à l'alimentation a énormément évolué, et – même si mon trouble n'a pas totalement disparu – j'apprécie maintenant sincèrement de manger et je prends même plaisir à sélectionner des produits de qualité et éthiques. Cette progression aurait probablement eu lieu dans tous les cas, mais je suis certaine que mon implication au sein de la bergerie en a accéléré le processus, et j'ai bien l'intention de continuer ainsi !"

Bastien M (berger salarié)

"Je suis né dans un territoire reconnu pour ses nombreux élevages et la qualité de ses productions : le bocage charolais. Cette zone géographique possède sa propre race bovine (la vache charolaise) ainsi que sa propre race ovine (le mouton charolais). Aujourd'hui, même les grandes enseignes de fast-food se targuent de proposer des steaks charolais dans leur burger…

Cela montre à quel point cet élevage génère de la confiance dans l'esprit des consommateurs, même si la qualité n'est bien-sûr pas au rendez-vous dans ce type de restauration.
Dans ce contexte, et issu d'une famille qui a longtemps mangé quotidiennement de la viande, j'ai grandi avec une alimentation très carnée. Par chance mes parents, non-agriculteurs mais d'origine rurale, ont toujours eu cette attention de la qualité, synonyme pour eux de bonnes conditions de travail et d'écosystèmes en bonne santé. Ayant grandi dans ce territoire, l'élevage omniprésent m'a toujours semblé normal. Il faut savoir que là d'où je viens, Nord Saône et Loire, il n'y aucune autre production agricole que l'élevage, simplement quelques producteurs de fromages de chèvres et de bien trop rares maraîchers (1 pour 30.000 habitants selon une association locale). Pourtant quelques décennies plus tôt, chaque ferme produisait les aliments nécessaires à son autosuffisance. Aujourd'hui, les habitants ont accès à une viande de qualité, certes, mais achètent majoritairement le reste de leur alimentation en super-marché faute d'offre alternative. On en revient aux limites de la spécialisation des territoires évoquées dans l'article.

Il m'a donc toujours semblé normal de manger de la viande à chaque repas ou presque. Arrivé au lycée, j'ai conservé ce rythme quotidien. Sauf que désormais j'étais à l'internat et donc nourris par un self-étudiant matin, midi et soir. Autant dire que la qualité de la viande proposée n'était pas la même… Avec le recul, c'est peut-être une de mes premières prises de conscience alimentaire : l'industrie fournit de la nourriture en quantité, mais celle-ci ne nourrit pas vraiment. Il semblerait plus juste de dire qu'elle remplit l'estomac voire qu'elle rend malade.

Puis, en grandissant et en me politisant, l'alimentation a très vite été un terrain d'engagement en comprenant que l'agro-industrie tient un rôle déterminant dans la géopolitique mondiale et la privation d'autonomie alimentaire des populations. Mon passif rural et les légumes du jardin ont sans doute joué sur cette sensibilité. Je me suis aussi rendu compte que la nourriture industrielle était partout et que, à part dans quelques situations que j'ai eu la chance de connaître, la bonne viande n'existe presque plus. Même les éleveurs pas forcément mal intentionnés, lorsqu'ils sont poussés à s'agrandir, à intégrer des filières longues, lorsqu'ils sont dépossédés des prix de vente et des lieux de distribution de leurs productions, finissent forcément par rogner sur la qualité des produits. C'est le fait d'un système plus général dans lequel ils ont été intégrés de force via les mécanismes économiques, les avancées technologiques et les normes très fortes qui pèsent sur les métiers agricoles.
Lors de cette phase de compréhension des enjeux écologiques et agricoles, j'ai presque totalement éliminé les produits animaux de mon alimentation, tout en transformant mes habitudes d'achat vers du local/bio/vrac/paysan. Avant tout dans une démarche de santé et de cohérence, car ceci relève d'un geste individuel qui ne change pas le système agro-alimentaire.

Après m'être investi dans le domaine des jardins partagés sur le territoire lyonnais et débuté un master dans la transition écologique et solidaire, j'ai intégré la Bergerie Urbaine d'abord pour un stage étudiant, puis bénévolement avant de devenir salarié. Très vite, le fait de travailler quotidiennement avec les animaux a déconstruit tout un tas d'idées reçues que j'avais sur l'élevage et les éleveurs. J'ai ainsi bien mieux compris les différences entre les modèles d'élevage développées dans l'article. J'ai aussi compris que l'élevage paysan était souhaitable pour différents enjeux comme l'alimentation locale, la biodiversité, la vie du sol, la relation au territoire, que les problèmes ne venaient pas des éleveurs mais d'un modèle industriel à combattre.
Au contact des animaux, une relation très forte nait rapidement. Je pense que si l'on veut maintenir ces liens précieux avec eux, il faut faire perdurer l'élevage sur les territoires. Aujourd'hui, la seule viande (ou presque) que je consomme, environ une fois par semaine, est issu de l'élevage que je fais vivre avec toute l'équipe de La Bergerie Urbaine. Je suis fier de cette cohérence alimentaire, de toutes les compétences acquises depuis mon arrivée à la bergerie, ainsi que de la qualité de vie qu'on offre au troupeau !

Camille T (bénévole)

"Je n'achète pas et je ne cuisine pas de viande. J'en mange chez des amis ou de la famille quand je sais, au regard des valeurs des personnes qui m'accueillent, que celle-ci a été choisie avec soin, que les animaux abattus ont eu une vie pas trop mal et que les personnes qui ont élevés ces animaux ont été rémunéré à la mesure de leur travail. Sur une année, ça se compte sur les doigts d'une seule main ! Je suis bien avec cette manière d'en consommer. J'ai le même raisonnement avec tout ce que je mange. Je ne me considère donc pas végétarienne. Si j'aimais vraiment bien la viande et si j'aimais la cuisiner je pense que ça m'arriverait plus souvent d'en acheter et d'en manger, mais il s'avère que maintenant je suis vraiment déshabituée du goût. Par contre, je dis souvent que je suis végétarienne car c'est plus simple pour les personnes de me ranger dans une case, et j'aime bien de temps en temps faire partie fièrement de ces gens-là. Je sens que ça suscite des questionnements et de la curiosité. Dire que je suis végétarienne, même si ce n'est pas comme ça que je me vois, c'est une manière très concrète de militer contre l'élevage industriel car on véhicule alors l'idée dans son entourage que c'est possible d'avoir une alimentation consciente qui respecte la vie sur Terre. Et cela inspire, je le sens.

Mon engagement à la Bergerie Urbaine a justement fait sauter les cases "végétarien" et "mangeur de viande". Il a apporté cette idée que d'être en lien avec ce qu'on mange était une belle manière de respecter la Terre, et les ressources variées qui nous permettent de nous alimenter, que ce soit de la viande, des légumes, des produits transformés, etc. Être en lien, c'est produire ou élever soi-même, ou connaître ceux qui le font, ou participer par des intermédiaires à un système d'échange de valeurs (argent contre nourriture) construit sur une philosophie de respect de la vie. C'est une autre manière de voir la vie et le monde. La Bergerie Urbaine, c'est vraiment une nouvelle proposition pour habiter le monde. Il ne me semble pas que l'idée soit d'implanter des projets de bergerie urbaine partout (puis ce n'est techniquement pas possible) mais d'y apprendre des moyens d'être en lien avec sa nourriture que l'on peut reproduire dans d'autres types d'élevage ou de système alimentaire."

Amélie (bénévole)

"Je n'ai jamais considéré qu'un repas sans viande n'était pas complet. J'ai grandi dans une famille où on ne mangeait jamais de viande le soir et pas forcément à midi non plus. Les plats de viande élaborés étaient réservés aux weekends et aux repas de fête. La raison invoquée par mes parents à ces habitudes alimentaires était tout simplement : « on n'a pas besoin de manger de viande à tous les repas ».
Lorsque j'ai commencé mes études, j'ai arrêté de manger de la viande en semaine, pour des raisons économiques principalement. Et comme manger de la viande n'était pas ancré dans mes habitudes, cela ne m'a pas manqué. J'en mangeais le weekend en rentrant chez mes parents.C'est en première année d'école d'ingénieur agro que j'ai été pour la première fois vraiment confrontée aux questions éthiques de consommation de viande, lors de mon stage dans une chèvrerie-fromagerie. Ce stage « ouvrier » ayant traditionnellement lieu aux mois d'avril et mai, j'ai assisté à la naissance des chevreaux et comme j'ai dû m'en occuper et qu'ils sont adorables, je m'y suis beaucoup attachée. Malheureusement, j'ai très rapidement été obligée d'assister au départ de certains chevreaux à l'abattoir. Je savais déjà que manger des produits

laitiers impliquait de ne pas garder en vie tous les petits, mais cela m'a quand même fait un choc. Pendant deux semaines, j'ai refusé de manger tout produit d'origine animale, mais le régime végan n'a pas été simple à tenir sur le long terme. J'ai alors eu la chance d'avoir une longue conversation avec la chevrière encadrante, qui, contrairement à son mari, ne venait pas d'un milieu d'agriculteurs et était végétarienne depuis l'enfance. Elle m'a raconté la difficulté qu'elle avait eu en début de carrière de chevrière à être directement impliquée dans l'envoi de chevreaux à l'abattoir. Puis elle m'a décrit son cheminement personnel de pensées qui a abouti à la réflexion suivante : « les gens n'arrêteront jamais entièrement de consommer de la viande et des produits laitiers. Alors ce que je peux faire, c'est mettre toute mon énergie à élever des animaux dans le meilleur environnement possible, avec tout le respect qui leur est dû, et en donnant aux petits voués à l'abattoir l'occasion de vivre quelques semaines sous la mère ». Cette vision m'a remise en paix avec le fait de consommer le fromage de chèvre de cette ferme, car j'ai vu que les animaux étaient bien traités.
J'ai ensuite commencé ma vie professionnelle, et depuis, je cuisine quasiment tout le temps et j'essaye d'acheter des produits de qualité dont je recherche la provenance. Mais je n'ai jamais repris l'habitude d'acheter de la viande, cela ne me manque pas au quotidien. Je ne consomme presque plus de produits laitiers non plus pour cause de problèmes de peau. Je continue à manger de la viande lorsque je vais au restaurant ou lorsque je suis invitée à manger chez des gens qui en cuisinent. Malheureusement, cela ne permet pas toujours de connaître l'origine de la viande et encore moins de vérifier si les animaux ont été bien traités avant d'être abattus.

J'en étais là de mes habitudes alimentaires lorsque j'ai rejoint la Bergerie Urbaine. Je suis heureuse de faire partie d'une association qui permet de garantir aux animaux une bonne qualité de vie. Je n'ai pas rejoint le projet spécifiquement pour être récompensée en viande, mais je dois dire que je suis en paix avec la perspective de consommer cette viande. Parce que je n'arrêterai probablement jamais d'en manger, je voudrais faire en sorte de consommer uniquement de la viande dont je connais la provenance et dont j'approuve les méthodes d'élevage, respectueuses et raisonnées. Avec la Bergerie Urbaine, j'ai la sensation de pouvoir accéder à cela. De manière générale, je suis d'avis que nous devrions diminuer notre consommation de viande à échelle mondiale pour nous concentrer sur de la viande de qualité, avec des animaux élevés et abattus dans le respect, et cela peut passer par des initiatives semblables à celle de la Bergerie Urbaine. Cela étant dit, je suis encore très consciente d'une grande contradiction interne : je ne mangerais probablement pas de viande si je devais moi-même abattre l'animal. J'en serais incapable. Ce que je peux faire en revanche, c'est essayer de m'investir dans une organisation qui permet d'assurer plus de respect animal. C'est pour cela que je voulais m'engager à la Bergerie Urbaine et je ne suis pas déçue, bien au contraire."

LA BERGERIE
URBAINE

Mail : contact@labergerieurbaine.fr

8 rue Rabelais
69003 - LYON